

arythmique qui lui donnait ce teint brouillé de vers à soie, cet enfant n'incitait pas vraiment l'avenir à un optimisme criard, hum ?
 A ces mots, monsieur Larseine acquiesça en grimaçant un sourire de satisfaction. Je le raccompagnais jusqu'à la porte en portant sur lui un regard plein de compassion ; lui et moi savions en toute pertinence que nous venions de prendre la meilleure décision et je lui rappelais, avant que ses pas ne me l'emportent loin dans la nuit, qu'un homme heureux est un homme qui sait prendre ses responsabilités. Vos responsabilités, monsieur Larseine, quoi qu'il advienne.

Madame Larseine vint un jour me trouver pour me dire tout le bien qu'elle pensait de moi et m'encouragea à écrire un livre, pour donner, me dit-elle, du bonheur à tous les gens qui s'en détournent. Je lui ai avoué que je ne sais pas vraiment écrire et j'ai toujours tenu les écrivains dans une sorte de suspicion permanente au point qu'ils m'ont toujours fait l'effet d'être des tocards crypteux qui n'ont jamais pu coucher avec maman.
 Je ne sais pas écrire c'est vrai mais je sais remercier les gens pour leur gentillesse et leur infinie prévenance. Je me suis donc enquis auprès d'elle des nouvelles de son mari, elle le trouvait en meilleure forme, ces derniers temps. C'est qu'il vit bien mieux sans landau, me lança-t-elle d'un regard complice. Et il a retrouvé la force de caractère qui lui donnait si belle allure. Il est aussi robuste qu'autrefois et bien davantage encore. Elle s'en félicita et me promit de me l'envoyer pour une visite amicale. Et dès le lendemain, je trouvais à mon cabinet monsieur Larseine qui tenait à m'offrir pour mes bons services quelque chose de son invention : c'était une miniature d'une finition parfaite et monsieur Larseine, comme pour minimiser la gracilité de son talent me précisa : vous ne vous étonnez pas des quelques petits dérapages avec la colle, c'est que je l'ai finie tard dans la nuit, la garce. Ce petit bout de vie tenait dans le creux de ma main et en réajustant mes lunettes, je compris que ma première impression avait été la bonne : l'assemblage des allumettes donnait à voir un tout petit lit dans lequel dormait paisiblement un nourrisson enveloppé dans une couverture sur laquelle on pouvait lire, à tâtons : bon débarras. Etes- vous bien sûr de vouloir me l'offrir ? demandai-je gêné à monsieur Larseine. Et monsieur Larseine insista pour que je pose sur l'une des étagères du bureau le souvenir de notre heureuse collaboration médicale. A force de gloser et de se congratuler mutuellement, monsieur Larseine, répondant à ma requête, finit par baisser le pantalon. Le diagnostiqueur que je suis constatais la chose avec effroi et répétais en bégayant : si vous me permettez, à l'allure où vont les choses, vous allez bientôt utiliser votre Robinson en guise de ceinture. Et monsieur Larseine me mit dans la confiance : c'est déjà fait. Et ma femme se fait déjà une joie à l'idée de me présenter aux plus grands créateurs de haute couture. Et plus je suis heureux, me dit-il, et plus les choses progressent, c'est que, à force, je n'en vois plus le bout.
 A la manière d'un frère attentif qui occupe ses journées à bénir le sel de la vie, je lui tapais sur l'épaule et lui confirmais sans sourciller que la nature s'octroie parfois avec ses créatures certaines libertés contre lesquelles on ne peut rien. Il faut obéir à la prodigalité de ses choix, sifflais-je dans ma barbe. Rien de plus.

Monsieur Larseine aurait pu ainsi continuer son bonhomme de chemin en accaparant sur lui les regards les plus envieux. Mais on raconte (sa femme est bien placée pour le savoir, elle fut aux premières loges dans la caserne) que c'est un soir où monsieur Larseine se donnait en spectacle devant un parterre d'officiers serrés dans leurs uniformes que l'incroyable se produisit. D'une mesquinerie paradoxale, le doudou s'em mêla en effet dans les pieds de monsieur Larseine qui s'en brisa la nuque. Les officiers eurent la sagesse de ne pas brusquer madame Larseine qui tentait vainement de ranimer son mari à coups de talons en jurant, grands dieux, que ce n'était pas possible de trébucher avec aussi peu de noblesse sous l'œil hagard de gradés décidément bien heureux de passer un dimanche soir ailleurs que devant la télévision.
 Une messe fut dite en mémoire de cet homme dont tous - à l'exception d'une poignée de chicots geignards prêts à déplaire - s'accordèrent à dire qu'il fut tout à la fois un citoyen besogneux, intègre et ma foi, un peu simple. Au moment de la mise en terre, après s'être assurée que la collecte à l'église avait grossièrement couvert les frais et donné à l'enterrement un caractère rentable, madame Larseine, pleine de larmes confuses, eut ses premières nausées et comprit, un peu tard, qu'elle attendait miraculeusement un enfant.
 Tout le portrait de son père, dit-on.

AC | D

REVUE LITTÉRAIRE



*Robinson
Crusoe*

Numéro 26
JUILLET 2001

GUDULE DELUXE.....Illustration de couverture
 LA MORUE AUX CAMÉLIAS.....Mon île
 BAAL.....Les sourds
 T.....Robinson Crusoe ou la dérive de l'iceberg
 LA MARTINETTI.....Circonstances dans la vie
 d'une femme (avant son départ)
 R.....Le poète aquatique (à Fabien)
 GARATOY.....Robe & Son
 VALE POHER.....Les grandes vacances
 BAKELITH.....Manuel de survie
 L'OUTARDE.....Le pair échappé
 LE THÉOLOGIE DES DOLOMITES.....L'ange et le singe
 ANTON OTTERO.....La mesquinerie

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

Mon île

LA MORUE AUX CAMÉLIAS

La végétation est variée, tantôt luxuriante tantôt aride. Des dunes de sable doux surprennent l'œil au détour de longues vallées brunes. Des creux plus sombres précipitent vers un abîme autour duquel flottent des arômes de caramel et de foin coupé. Un vent parfumé de miel et d'épices, annonciateur de rosée matinale, caresse mes joues enflammées. Les flancs des collines échangent doucement les nuances bleutées de la nuit contre un habit de lumière, doré et palpitant. Ça s'éveille, ça s'étire, ça ronronne. La nature éveillée me regarde avec des braises plein les yeux. Déjà, plus au sud, une montagne me lance un défi d'escalade de son pic arrogant. Après une escale olfactive dans les oasis musquées de ses aisselles, je darde une langue mouillée pour continuer mon exploration plus avant. Ma langue rose, telle une fraise dévalant des pentes de nougatine, roule sur sa peau ambrée. Elle poursuit son chemin en empruntant des sillons humides emplis de notes fauves. Elle rythme son avancée sur les subtiles envolées respiratoires qui s'accélèrent maintenant. L'escalade est sinieuse et haletante jusqu'aux neiges éternelles de son intime Kilimandjaro.
 Moi, Robinson Crusoe.
 Lui, mon île.

Les sourds

BAAL

vendredi : Il m'appelle comme ça. Ce n'est pas mon vrai nom. Mon nom à moi, c'est Claude. Claude, c'est une seule syllabe. Ce n'est pas un prénom qui chante, mais c'est le mien. J'y tiens. Je le donne. Mais lui, non, lui il n'aime pas mon prénom. Il préfère le jour où il vient me voir. Il me donne ce nom de jour. Il se repère comme ça dans sa vie et sa semaine, ses semaines, semblables les unes aux autres. A l'identique comme moi. Quelle

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE
www.bleton.com/acd

© Ambition chocolaterie et déconfiture, 2001.
Tous droits réservés.

identité ? Moi. C'est moi qu'il vient voir. Tous les vendredis. Moi et personne d'autre. Vendredi. Il vient me voir. C'est une sorte de rituel. Chaque fois les choses se passent de la même manière. Comment appelle-t-il sa femme ? Passe-t-il avec elle le reste de la semaine, dans les liens saints et sacrés du mariage ? Sacrée blague. Saint nom : le reste. Elle est ce qui reste quand il part. Sa femme. Des enfants. Un bébé. Il y a le siège auto à l'arrière. Comme beaucoup d'autres. Lui ne vient pas avec ses potes. Non. Il vient tous les vendredis. Chaque fois, de la même manière. Il réclame son dû. Il baisse un peu la vitre électrique de son monospace. Familial. Familier. La porte. Il ne parle pas. Il regarde et attend. Vendredi. Qu'est-ce que tu fous, vendredi ? Monte. Evidemment que tu n'as que ça à faire. La porte. Perte, alors. Tu n'as que ça à faire. Evidemment. Tu montes. Le vendredi, il dit juste à sa femme qu'il rentre plus tard. La compta à faire. L'administratif à régler. Réunion de fin de semaine. Vendredi. Avec moi, il se réunit, s'unit, se noue. Son nœud pénètre en moi chaque vendredi, comme un rite. La religion sacrée. Le lien.

robinson : C'est vendredi. Je baisse ma vitre. Monte. Comme d'habitude, dans le parking souterrain. Un rite. Défaire d'abord mon pantalon, ma braguette. Se pencher sur moi. Une pipe, rapide, propre, nette. Putain, le premier jus. Après une semaine. Je touche plus depuis longtemps ma femme, trop préoccupée par les gosses. Quand je la touche, pendant les vacances, faut que je la force toujours un peu et j'aime pas ça. J'aime pas la forcer. L'autre jour, elle m'a fait la gueule. J'ai essayé autre chose. Elle a pas aimé. Que faut-il faire pour être un homme, merde ? Vendredi. Ma liberté. Je bande comme un fou. Le jus sort comme d'une fontaine. J'ai toujours une serviette prévue pour m'essuyer. C'est tout de même elle qui lave mes slips. Le pantalon, je m'en charge. Dégraissage. « Vous avez des tâches particulières à signaler ? ». Sale pute. Je la retournerais bien, un jour, celle-là aussi, pour lui fourrer dans le cul. Vendredi, c'est à cause de ce que tu me fais. La branlette et puis le reste. Enfin le reste. Ce que je préfère. Parce que ça, elles peuvent pas me le donner, aucune.

vendredi : Je fixe toujours la même chose, le jouet de la semaine, laissé dans le siège auto par le petit. La petite. Je ne sais pas. On ne parle pas de ça. Il me demande généralement de lui dire des trucs. Des trucs qui le stimulent. De nouveau. Pour le deuxième jus. La première érection est toujours facile. La situation l'excite suffisamment. Vendredi. C'est inespéré, pour lui. Me retrouver, retrousser, toutes les semaines, à la même heure, dans sa voiture, dans le parking souterrain, cachons-nous, sous terre, sous terre. Cachons-nous. Un jour, en y allant, une voiture à côté. Une cousine à lui. Il me fout la tête sur son nœud. Suce. Il me dit juste ça. Suce. Alors je le fais. C'est un rite. Je suis là pour ça. Je le suce pendant qu'il lui sourit et qu'elle lui demande des nouvelles de ses gosses. Il n'a jamais été aussi gonflé, son nœud, aussi dur. Son jus m'aspérge les lèvres. Enfin dans le parking. Je râle un peu. Il m'en donne cent de plus. Fais pas chier, vendredi. C'est à refaire, ça. Cette salope de Christine. Je suis sûr qu'elle a vu que t'étais là. Recommence. T'as pas fini. Je fixe toujours la même chose. Il relève ma jupe. Je regarde le jouet du gosse. Il m'enfile et il sue, il souffle. Pas de capote. Plus maintenant. La première fois, il m'en a donné deux cents de plus pour ça. Pas de capote. Il me fait ce qu'il ne peut pas faire à sa femme, à ses maîtresses. Est-ce qu'il a des maîtresses ? Est-ce qu'il viendrait me voir s'il avait des maîtresses ? Peut-être, parce qu'il n'aurait pas tout. Il me branle. Même si je n'ai pas de sexe. Pas vraiment de sexe. C'est ainsi. C'est ainsi que je pense. Je n'ai pas vraiment de sexe. De genre. Pas de genre précis. Pas de confusion. Ne pas confondre. Non. Une fois le deuxième jus, il se lâche. Il me retourne.

robinson : Vendredi. Tu as ce qu'elles ne peuvent pas me donner, aucune. Pour le meilleur et pour le pire, pris, pris, vendredi, prison de chair. Je te retourne. Ta jupe, ta robe, toujours relevée. Je touche tes seins. Je glisse ma main entre tes cuisses. Il est là, celui qui m'attire. Deux cents de plus. Je claque un fric monstre pour toi. Tiens, tiens. Prends l'argent je te dis. Tiens, je te tiens dans ma main. Branle-moi pendant que je te la fais. Vas-y. Salope. J'en meurs de toi. Bien plus que pour n'importe quelle poule. Pas de femme, surtout. Je le mets à nu. Il est aussi dressé que le mien. A moi de te sucer. Tu renverses ta tête. Je sais que c'est pour me faire plaisir. Que t'as l'habitude. Mais même. Moi, je prends mon pied. Je te suce comme j'ai toujours rêvé de sucer les types qui portent leurs pantalons un peu trop serrés, poutres apparentes comme on dit. Je suce pour tous les potes de vestiaires de foot que je matais en coin. Je suce pour les larmes que j'ai ravalées, petit. Je suce. Pouce mouillé. On recommence. Tu me plais comme ça. Pas en pute. Non, c'est pas ça. T'es une pute parfaite. T'as tout ce qui faut, vendredi, la jupe, les seins et lui, ce nœud que tu vas maintenant me fourrer dans le cul, parce qu'il n'y a rien de meilleur, rien que j'attends plus de toi, vendredi, ton nœud bien profond, ton nœud en moi, noué en moi, lié à moi, dedans jusqu'à crier, là où ma femme ne pourra jamais aller.

vendredi : Il me dépose comme d'habitude. Entre les voitures. Toujours pareil. A l'identique. Un rite, au même endroit, sur le quai. A vendredi. Sur ma tombe ou quoi ? Un bouquet de fleurs ? Un autre s'arrête. C'est vendredi et ils rentrent du boulot. La semaine a été longue. C'est normal. Ils viennent me voir. L'attraction. Désastre. Que me demandera-t-il celui-là que sa femme n'a pas ? Est-ce qu'ils sont tous pareils ? Pourquoi viennent-ils me voir ? Moi. Je sais pourquoi je suis là. Ils sont tous pareils, tous identiques, un rite. Claude. C'est mon nom. Mon nom à moi, identique, identité, c'est Claude. J'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Pour devenir une femme.

Robinson Crusoé ou la dérive de l'iceberg

1. Robin cru Zoé

Un jour, je crois que c'était un vendredi, Robin et son petit frère Hood prirent la route de Sherwood alors que rien ne les conviait à croiser la route de Zoé. Et pourtant Zoé, qui l'eut cru, se trouvait au milieu du pont-levis quand Robin et Hood sortirent de la forêt.

2. Robe et bain de Zoé

Zoé adorait prendre son bain dans les douves du château surtout en hiver quand la glace étendait sa robe transparente entre les rives de la forêt de Hood (et de Robin) et le logis poli par les flots glacés de l'eau gelée du château de Zoé.

3. Robin songe aux ébats de Zoé dans la crue du bain glacé qui ne l'était déjà plus depuis longtemps puisque la crue coulait dans les fentes d'une mer ébrechée autrement dit la glace fondait au soleil de ce beau mois de mai gelé.

"Qu'il est beau le zèbre en hiver qui glisse sur les pavés îlotiques d'une douve blessée quand la glace fendue fait jaillir l'eau rare et fraîche du bain de Zoé !"

4. "Robe et songe" cru Zoé

Sachant bien que Robin et son petit frère ne pouvaient sortir de Sherwood qu'en rêve, Zoé ne pouvait voir de mal à quitter sa robe pour se plonger dans les flots tumultueux de son bain glacé. Mais croire n'est pas choir comme frire n'est pas bouillir. Autrement dit le songe de Robin n'était pas celui de Hood et les deux hommes naviguaient à vue dans des eaux aussi éloignées l'une de l'autre que l'étaient les rives de la mer rouge les jours de marche.

5. Zoé nue et la Robe de son bain prise dans les eaux en crue de la douve libérée de la dure pierre évanescence qui n'était déjà plus qu'icebergs flottants dans la mêlée d'une tempête intime.

La dérive des sens rejoignait celle des pavés et tandis que Robin délirait sobrement sous les arbres de Sherwood, ce cher Hood, frère du premier, rinçait la robe mouillée et son oeil plissé d'un si grand abandon de Zoé."

Circonstances dans la vie d'une femme (avant son départ)

LA MARTINETTI

J'y ai cru, j'ai vu bleu, j'ai fait naître, j'ai élevé, j'ai écrit, j'ai rêvé, j'ai rafflé, des sourires des pavés, j'ai brûlé, ma cuirasse mes projets ma santé, j'ai construit, moi la mère la tignasse les corvées, j'ai creusé, j'ai trouvé, j'ai caché, j'ai pleuré, j'ai couvert, dégraissé, renvoyé, assuré, câliné, écoulé, j'ai bravé, les mondains, les toqués les coincés, j'ai couru, peaufiné, j'ai biaisé, les manies les lombaires les congés, j'ai charmé, les matous les soleils les cuvées, j'ai veillé, les fantômes les regrets les camés, j'ai tremblé, fréquenté, des mariés des hommes seuls des paumés, j'ai frôlé, fructifié, pavoisé, j'ai chaussé, l'orgueil borgne la malice la nausée, j'ai tendu, l'oreille triste la beauté des années, j'ai gagné, j'ai grandi, accompli, j'ai semé, clairsemé, j'ai trompé, j'ai foulé, reconstruit, composé, recouvert, affiné, épongé, adouci, arrangé, verrouillé, Robinson son pari Crusoé insensé, j'ai manqué, déprimé, ricoché, j'ai coincé, j'ai retenu, j'ai bradé, j'ai repris, j'ai fondu, j'ai grossi, j'ai muré, j'ai sombré, j'ai lâché, j'ai dit stop, j'ai tranché, j'ai compté : j'ai fait la roue, j'ai fait l'artiste, j'ai fait l'andouille, j'ai fait la trêve, j'ai fait la fière, je fais lesbienne et j'ai plumé, les tornades les intrus les abcès, j'ai joué, j'ai misé, j'ai perdu, j'ai joué, j'ai perdu, j'ai gagné, j'ai menti, j'ai triché, j'ai trahi, j'ai fermé, j'ai cogné, j'ai appris, j'ai juré, j'ai rachaté, j'ai des droits, des envies, des entrées, j'ai claqué, j'ai torché, j'ai montré, j'ai plaqué, j'ai sué, consommé, aguiché, j'ai la clé, j'ai rien fait, j'ai glandé, j'ai appelé, j'ai rappelé, j'ai saigné, j'ai taché, j'ai fumé, marmonné, affublé, j'ai signé, j'ai rappelé, c'était fait, j'ai dit yes, en anglais, j'ai dit qu'est-ce, j'ai

flambé, j'ai échoué, c'était fait, j'ai glissé, sans rappel, j'ai plongé, j'ai tenté, j'ai mal fait. J'ai raté. J'ai rompu. J'ai conclu. J'ai vécu. (J'ai eu tort.)

Le poète aquatique (à Fabien)

R

Cette après-midi, on va tuer des singes avec Fabien. En passant par les toits... je ris. Je me rappelle la dernière fois que nous avons tué des singes ensemble, Fabien avait trouvé un nouveau camouflage. Il m'a dit : « Tu vas voir ! ». Il s'est transformé en flaque d'eau. Au moment où le singe est arrivé, il a craché son noyau d'abricot en plein dans le mille. Je l'ai applaudit. Depuis, quand je suis sur un toit, j'évite les flaques d'eau. Pour être un vrai chasseur, il faut d'abord s'entraîner à tuer des blattes et pas n'importe lesquelles : les allemandes pas les américaines. Il faut prendre un élastique et mettre une aiguille à coudre sur le caoutchouc. On tend l'appareil et « fuuitt ! » plus de bestiole. Mais c'est tellement facile que Fabien est passé aux singes. En sautant sur les tuiles, j'aperçois Fabien. J'aurais voulu l'appeler, mais il était peut-être déjà sur un coup.

Te voilà Fantasmin !

Fabien !... Tu avais déjà remarqué que nos prénoms commençaient tous les deux par un « F » ?

« C'est normal », me dit-il en me tendant un sac de noyaux d'abricot, « on est les meilleurs amis du monde ! »

Fabien est génial, et je sens que nous allons vivre la plus géniale des aventures. J'ouvre mon sac et mets un noyau dans ma bouche. Il faut être près. Quand il chasse, Fabien est fantastique. Il a une posture extraordinaire. Il faut dire qu'il a étudié les cigognes pendant très longtemps. Pendant la chasse, je l'observe. Il me prévient toujours quand le singe arrive. Je ne manque pas une miette du spectacle. Fabien a appris à parler tout en ayant un noyau d'abricot dans la bouche. Une fois même, nous avons discuté pendant des heures couchés sur un toit et lui, il avait toujours son noyau d'abricot dans la bouche.

En voilà un !

J'ai tellement sursauté que j'en ai avalé mon noyau. Fabien, lui, n'a pas fléchi, il a craché son noyau.

Touché ! cria-t-il.

Nous sommes allés chercher le singe qui était dans la rigole avec le noyau.

Fabien ramasse le singe transparent avec délicatesse et me le présente fièrement. Dans ses mains il n'y a que du vent. Je lui souris.

C'est génial, non ?

Fantastique, Fabien !... Est-ce qu'on va mourir un jour ?

C'est vendredi, Robinson !

Fabien est un être génial, il trouve toujours les mots pour me reconforter. Alors on s'est allongé, comme tous les vendredis, sur un toit, chacun dans nos pensées. Nous avons attrapé des étoiles avec nos mains et puis on les a relâchées comme des cotillons, chacune d'elle brillant dans le ciel.

Combien tu vois d'étoiles ?

Soixante-trois.

Moi aussi.

C'est fou, non ?

Puis je me suis levé d'un bond. Je l'ai senti passer. Je suis allé au bord du toit, j'ai regardé le fleuve. Fabien l'a vu aussi. Et puis mon père a dit : « un poète aquatique ». Un homme lui disait qu'il avait vu un type, une fois, qui était sur le fleuve et qui naviguait sur son propre bateau fait de bidons d'huile attachés les uns aux autres et qu'il avait même une cabine. Et puis mon père a dit : « un poète aquatique ». L'homme a ri et a répondu : « oui, un poète aquatique ».

Regarde Fabien ! Le poète aquatique !

Robe & Son

GARATOY

Zoe a cru entendre le son d'une robe.

Elle dit une robe d'un son dru Zoé

Elle dit ce ne peut être qu'une robe de cheval

Le son dru d'une robe hongre.

Zoe cruelle peint le son d'un rot.

Elle dit j'en avais plein le lobe

Elle dit pain sans son, flûte aux rotophobes

Du peint au son et lobe

Zoe en robe monte à crue les pinsons.

Elle dit c'est bien mieux qu'une mob

Elle dit ah ces emplumés de poissons

Une mob à plumes sans l'son

Zoe accrut son plein de robes en juin.

Elle dit c'est pas pour bob

Elle dit c'est pour la somme de sons en jambes

Une somme de bobs et nons

Oh merde Zoé à la fin dit Robin

Tu veux pas revenir sur Terre un peu

Là où les robes se taisent.

Là où les pinsons pépient.

Là où les cheval ont des selles.

Là où le pain coûte de la sueur.

Elle dit c'est quoi cette réalité (lalala) sans sons

Une île déserte ?

Les grandes vacances

VALE POHER

Pendant quelques semaines, je respire. Je transpire par tous les pores les pépins accumulés.

La grande vacance. Je me défile. J'aimerais tant te suivre. Je pourrais être un simple parasol. Mais tu restes toujours à l'ombre. Je pourrais être un joli thermos, mais tu n'as jamais soif. Je pourrais être un petit seau sans son anse, mais tu n'aimes pas les châteaux de sable.

Je reste à jeun pendant des semaines. Crache les pépins. N'être jeune seulement quelques semaines. Rien qu'un fois.

J'ai des méduses plein les cheveux. Un grain de sable au cœur.

Il est rentré des buildings plein la tête. Je n'ose le revoir. Il n'ose m'en parler. A chacun sa vacance. On se défile si facilement.

Le ciel ressemble à une plage à marée basse. Tes buildings m'exaspèrent.

Deux mois de vacance. Deux mois à combler des digues. Deux mois pour te parler. A inventer mon propre biche-de-mer, tu ne me comprends plus.

Entre deux serviettes on se confie si facilement. On attend. Que la mer monte. Que la nuit tombe. Les moments propices. Que la tension retombe.

Puis on déchantre les airs qu'on connaît par cœur depuis des années pourtant. Parce que ça ne sent plus assez la friture, ni l'ambre solaire mais seulement le goémon qui pourrit. Tu ne ressembles plus à celui de l'année dernière. Je ne suis plus aussi jolie.

Ma vie ressemble à cette île où je n'ai plus rien à te dire mais où pourtant j'aime tant rester allongée. J'en fais le tour si facilement. 700 pieds suffisent à ces 27 années. Avec toi j'ai perdu pied pourtant si facilement.

Aujourd'hui, c'est la main que j'ai perdue. A tenir la tienne, plus rien ne passe entre nos deux épidermes si ce n'est que quelques grains de sables égarés.

Ma vie, une île. J'aimerais aller voir sur la côte d'en face. Ce qui se passe.

On se défile si facilement. Tu n'es plus suffisant. Je ne suis plus aussi jolie qu'avant. Tu n'es plus que suffisant. J'accepte de perdre ma vacance. Petite pomme aux multiples pépins, je m'égraine lentement. Le moment est pourtant si propice pour se blottir dans tes bras de mer. Médusée je traverse l'océan de la non-vie pour une autre île.

Les porcs transpirent aussi. Mais ils restent dans la boue.

Manuel de survie

BAKELITH

La découverte. Rester concentré, persévérer dans la connaissance. L'erreur la plus courante consiste à se laisser attirer par la nouveauté. Rester dans l'univers connu, y définir un camp de base et explorer petit à petit l'environnement extérieur afin d'en repousser les limites. Ne pas hésiter à changer de camp de base au fur et à mesure de l'exploration : vous vous ferez moins rapidement repérer.

Les habitants. Se divisent en trois groupes : les indifférents qui ne remarqueront pas votre présence ; les passionnés qui chercheront à prendre contact avec vous ; les agressifs qui rejeteront votre arrivée dans l'environnement. L'erreur la plus courante consiste à faire confiance à l'habitant, dans l'espoir qu'il s'agisse d'un compassionnel. Garder un comportement neutre, quelle que soit votre impression première sur l'habitant. A noter : pas de contact recensé avec un indifférent.

La nourriture. Problème mineur compte tenu de sa bonne représentativité dans l'environnement. La maîtrise et la connaissance de l'environnement faciliteront en conséquence la recherche de la nourriture (attention : ne pas divulguer le lieu de vos

trouvailles). L'erreur la plus courante consiste à consommer toute nourriture jugée comestible : c'est une illusion. Vous pourrez compter sur l'aide occasionnelle de compassionnels (cf. Les habitants).

L'amour. Problème majeur compte tenu de sa faible représentativité dans l'environnement. La survie se base essentiellement sur la découverte et la nourriture, mais l'amour peut se révéler un facteur essentiel à long terme. L'erreur la plus courante consiste à chercher l'amour auprès des habitants. C'est là encore une illusion : vous devrez l'imaginer et le construire au fur et à mesure de votre adaptation à l'environnement.

Le pair échappé

L'OUTARDE

Robinson s'en retournait sur son île de temps en temps. Il y retrouvait tous ses amis. Ses parents même. Jusqu'aux anges. Un notamment qu'il avait rencontré un jour lointain dans la ville de Saint-Gaudens et qui lui avait parlé, dans toutes les langues, langues qu'il avait alors comprises. Depuis Robinson sur son petit bout de terre cherchait à retrouver le langage originel pour écrire un grand chant de l'humanité. C'était un long travail. Et Robinson n'avait pas que ça à faire. Sa conception d'un moteur à combustion révolutionnaire était presque achevée. Il allait très bientôt pouvoir en envoyer les plans au PDG de Renault. Non il ne ferait pas breveter cette invention. Ça ne l'intéressait pas. Quant à la quadrature du cercle, il en était enfin venu à bout. Robinson était heureux donc. Il ne dormait plus. "La vie n'attend pas" disait-il. Et visiblement il avait beaucoup de choses à rattraper. Cinquante ans de rêves à réaliser ce n'est pas une mince affaire. Euphorique, très agité, fou d'énergie, arpentant et arpentant son île toujours plus lointaine, Robinson nous semblait définitivement parti. A coup de neuroleptiques on arriva cependant à le ramener parmi nous. Mais habitué au soleil Robinson ici tremblait beaucoup, et puis le vent n'était plus là pour emporter sa marche alors il faisait de tout petit pas. Le bleu de l'horizon ayant disparu, ses yeux se voilèrent. Les embruns se changèrent en bave, le sourire se figea, la mâchoire inférieure s'avança, il devint prognathe. Six mois devaient cependant suffire à une réadaptation somme toute acceptable. Et aujourd'hui s'il repartait nous irions à nouveau le chercher. Parce que - comprenez-le bien - on ne peut pas ne pas porter secours à un naufragé.

L'ange et le singe

LE THÉOLOGIE DES DOLOMITES

Mon ange
je suis aveugle je suis sourd je suis muet
Mais dans l'archipel du silence
sur l'île de la tristesse où j'ai fait naufrage
je vois clair j'entends distinctement
et je crie que je te pisse à la raie

La mesquinerie

ANTON OTTERO

On n'est jamais assez méchant avec les gens heureux. Et monsieur Larseine était diablement heureux ces temps-ci, c'est pas permis comme il était heureux. Un rien lui donnait le sourire et quand il félicitait ma femme pour notre troisième enfant, il prenait un air complaisamment enjoué. Il me tardait de lui dire un peu ses quatre vérités, à celui-là. C'est qu'un homme a besoin dans une vie de remettre les pendules à l'heure et il est de mon devoir de spécialiste de dire aux hommes pourtant bien faits de corps et d'esprit qu'ils sont stériles et à moins d'un gros miracle, monsieur Larseine, je ne vois pas d'autre solution pour vous qu'une adoption. Je lui ai donné un remontant, il commençait déjà à tourner de l'œil. Je lui ai fait mon petit topo sur le geste noble de l'adoption, le sourire d'un enfant faisant ses premières armes sur un vélo trépidant et la reconnaissance sociale dont il jouirait jusqu'à la fin de ses jours. Seulement il se trouve que monsieur Larseine a fait peut-être le mauvais choix et depuis que, convoqué dans la salle 309 par une professionnelle peu scrupuleuse, sa femme et lui ont négligemment apposé leurs signatures au bas d'un contrat évasif, il n'y a pas un jour dans la semaine où un passant ou une connaissance ou un proche de la famille ne demande à monsieur Larseine, calé contre le landau : c'est à vous, ça ?

C'est à lui et on ne peut pas dire que cela l'enchantait. Monsieur Larseine en a perdu le sommeil et sa femme parle déjà de divorcer. Je lui ai dit de passer à mon cabinet, qu'il avait sans doute des choses à me dire et que je serais toujours pour lui une oreille attentive. Mais monsieur Larseine est ennuyé pour mourir et quand il vous déballe ses misères harassantes, il vous donne en change l'impression d'être un homme chanceux, un bon prince, une perle. Il m'avoue que la paternité n'est peut-être pas une bonne chose

pour lui et qu'il n'a plus de temps pour construire ses miniatures. Sa passion. Et par-dessus tout, il ne peut plus faire autrement que négliger sa femme au point qu'ils ne font même plus l'amour. Rendez-vous compte : je la dégoûte. La dernière fois, elle m'a traité comme un vulgaire chien de terrain vague, et alors que je sortais de la douche, elle m'a désigné certaines parties de mon corps et m'a trouvé gravement mesquin. Mesquin, oui, mais pas comme vous l'entendez, monsieur. Que je vous explique. Quand nous nous sommes connus, Gisèle et moi, nous avions beaucoup de choses à nous reprocher, nous n'étions pas du même milieu, elle était riche et désinvolte tandis que moi, je payais encore mes études en vendant des journaux à la criée. Mais s'il y a bien une chose sur laquelle nous nous entendions, c'était bien ça. Et monsieur Larseine me désigna alors du menton l'épicentre ondoyant de son entrejambe. Il poursuivit : les choses sont ainsi faites que certains hommes sont bien dotés - j'en suis et je n'y peux rien et cela n'a jamais suscité en moi la moindre fierté déplacée. Seulement, Gisèle s'est empressée d'en parler à qui voulait l'entendre (et lorsqu'il s'agit d'affaires si bas placées, je vous assure que les fines ouïes comme les oreilles les plus sourdes s'entendent comme larrons en foire) et du jour au lendemain, ma réputation était faite au point que mes propres collègues de travail, sitôt la rumeur confirmée, me surnommèrent le membre. Le membre à part entière de je ne sais quelle association de regards malveillants et de rumeurs salaces, je vous laisse soin d'en juger. Et les jeux de mots fusaient sur mon compte et je ne disais rien et il me coûtait de ne rien pouvoir dire. Vous ne pouvez pas imaginer combien de soirs j'ai dû passer en compagnie de femmes que Gisèle rameutait à la maison, le double-décimètre à la main. Il m'arrivait parfois de lui en vouloir et de me lasser de toute cette cohue désinvolte, de ces yeux intuitivement braqués non pas sur ma valeur intrinsèque mais sur l'objet de ma dérélition que j'exhibais en héritier servile, en avalant un gin ou une liqueur trop forte pour mon estomac. Les choses ont empiré le jour où les maris ont tenu à savoir comment je faisais la chose avec un pareil outillage et je devais m'exécuter aussitôt dans la chambre à l'étage avec l'une de ces femmes de petite vertu que Gisèle avait toujours le chic de dénicher en un claquement de doigts. Un soir où ma femme avait les idées embrouillées, elle décréta que l'humanité, royaume épais de phallocentrisme poudré, était scindée en deux groupes irréconciliables, les membres d'un côté pour qui décrocher la lune est un pèlerinage récréatif et les mesquins de l'autre, parcimonieux en tout, incapables d'avoir de grandes vues sur la vie. Quand je suis venu vous trouver la première fois, monsieur, c'est que j'avais de bonnes raisons de penser que la paternité allait apporter à ma vie conjugale une coloration plus douce, moins familière. Et ma femme acceptait de bien vouloir porter un enfant, pourvu que je continue à lui faire l'amour autant de fois qu'il en était possible. C'était là le plus important. Comprenez la douleur qui fut la mienne lorsque, après m'avoir tâté les bourses, vous concluez que j'étais stérile comme un poux, c'est bien l'expression que vous avez employé, n'est-ce pas ? Pardonnez ma détresse mais je crains avoir gravement failli en adoptant ce garçonnet. Et je voudrais à présent vous montrer la raison pour laquelle Gisèle me trouve gravement mesquin. D'un geste brutal Monsieur Larseine se débarrassa sans prévenir de son caleçon trop large pour ses hanches. La dernière fois que monsieur Larseine m'avait montré son doudou, j'avais pensé naturellement que la nature était bien bête de s'appliquer à donner autant de prolongation à un homme qu'un simple ovule effraie. Mais je fus cette fois-ci tout à mon étonnement lorsque, en y regardant d'encore plus près, je constatais d'un œil clinique que le doudou en question se réduisait à la taille de celui d'un garçon impubère. Et monsieur Larseine confirma mon diagnostic : à l'allure où vont les choses, je n'aurais bientôt plus besoin de mes bourses. Et je tiens tout de même à ma virilité, si étroite soit-elle. Dites, est-ce que c'est grave ?

Il faut être prudent avec un diagnostic. Il me souvient que du temps encore où la pénicilline se vendait au marché noir, je conseillais aux femmes enceintes de calmer leurs douleurs en mastiquant des fleurs de jacinthe, une fois la nuit tombée. Le résultat fut peu probant, je l'avoue, et je reçus à l'époque des lettres calomnieuses où j'étais accusé de malveillance et d'infanticide. Monsieur Larseine sait mieux que personne que les rumeurs sont inhérentes aux sciences que je pratique et quand je lui ai conseillé d'abandonner son enfant au ventre fécond de la nature parmi les plantations parfumées des orangers, il n'a pas demandé davantage d'explications. Simplement j'ai dit : si vous souhaitez retrouver une taille honorable, si vous tenez à ne plus souffrir de la mesquinerie dont vous accuse votre femme, je crains que ce ne soit la seule alternative possible : lâchez votre paternité. Et j'ajoutais, pour me sauver d'une éventuelle salve de questions superflues : j'applique ici ce que mes maîtres m'ont toujours appris et Freud est toujours bon conseiller en pareilles circonstances. Entre nous, monsieur Larseine, l'enfant n'y connaîtra rien : il a déjà été abandonné une fois, il ne va tout de même pas faire la fine bouche ; par ailleurs reconnaissez qu'avec ses yeux en forme de poire et son petit cœur